

Genèse 3, 1 à 19

Le mythe de la chute nous place devant une expérience universelle : la tentation. Il ne décrit pas un événement historique, mais propose une parabole sur la condition humaine. À travers des images simples, il éclaire les grandes questions qui nous habitent : pourquoi le mal, la souffrance, la mort, et cette contradiction intérieure qui nous pousse parfois à agir contre notre propre bien ?



Ce texte part d'un constat lucide. L'être humain se méfie facilement, même de ceux qu'il aime. La confiance est fragile. Il possède l'intelligence pour comprendre et transformer le monde, mais il peut aussi en abuser. Sa vie est marquée par la fatigue, la fragilité, la finitude. Comment accepter ces limites sans tomber dans le désespoir ou la révolte ?

Les figures d'Adam, d'Ève et du serpent symbolisent des attitudes intérieures. Adam représente la passivité. Il est présent, mais silencieux. Il ne s'oppose pas, ne questionne pas, ne prend pas position. Il suit le mouvement, peut être par peur du conflit ou du rejet. Lorsque les conséquences apparaissent, il se décharge de sa responsabilité et accuse l'autre.

Nous reconnaissons en lui nos propres hésitations. Combien de fois préférons-nous nous taire plutôt que d'affirmer un choix difficile ? Combien de fois suivons-nous un courant discutable pour éviter l'isolement ? La facilité nous attire, et la responsabilité nous effraie. Adam nous rappelle que l'absence de décision est déjà une décision.

Ève, quant à elle, incarne le désir et la curiosité. Elle veut comprendre, connaître, élargir ses horizons. Ce désir n'est pas mauvais ; il est au cœur de la croissance humaine. Mais il peut se transformer en convoitise. Vouloir toujours plus, ne plus dépendre de personne, rêver d'une autonomie absolue peut devenir une illusion dangereuse.

Le serpent symbolise la voix qui insinue le doute. Il ne contraint pas, il suggère. Il déforme légèrement la parole reçue et introduit la suspicion. Il flatte l'orgueil en promettant une élévation : devenir comme des dieux. Cette voix existe en nous et autour de nous. Elle nourrit l'illusion d'une toute puissance possible.

Au cœur du récit se trouve cette tentation : franchir la limite, refuser la condition de créature. Car, être créé à l'image de Dieu ne signifie pas être Dieu. Être à l'image, c'est refléter quelque chose de plus grand que soi tout en demeurant distinct, relationnel, dépendant. La différence est essentielle.

Lorsque le fruit est mangé, les yeux s'ouvrent. L'homme et la femme découvrent leur nudité. Ils cherchaient la puissance, ils rencontrent la vulnérabilité. Ils voulaient la maîtrise, ils éprouvent la peur. Alors ils se cachent. La confiance se fissure, l'accusation remplace la communion, et la relation devient fragile.

Ce récit éclaire notre époque. Nous valorisons la performance, l'image, la réussite. Nous cherchons à masquer nos fragilités par des apparences rassurantes. Pourtant, la maladie, l'échec ou la perte viennent tôt ou tard révéler notre vulnérabilité. Nous découvrons que la toute puissance promise n'était qu'un mirage.

Cependant, le texte ne s'achève pas sur une condamnation. Dieu appelle : « Où es-tu ? » Cette question n'est pas un jugement, mais une invitation. Elle ouvre un chemin de relation au cœur même de la fragilité. L'homme n'est pas abandonné ; il est recherché.

Assumer notre humanité, ce n'est pas devenir comme des dieux, mais accepter d'être des créatures aimées. La véritable liberté ne consiste pas à nier nos limites, mais à les accueillir comme un espace de confiance et d'amour. Là se trouve peut être le chemin d'une paix intérieure durable.

Stéphane Hervé